

peinture aura à souffrir, quelle que soit la main qui l'achève.

Indépendamment de leur état naturel, toutes les choses ont un état idéal. Ce qui est nécessaire, permanent, immuable, ce qui est l'original de ce qui est, ce qui contient éminemment en lui, et d'une manière intelligible, tout ce qui existe dans le monde naturel, ce sur quoi se fonde et se mesure toute réalité, tout ordre et toute beauté, voilà l'état idéal des choses. Le monde idéal est en Dieu, il est Dieu lui-même; Dieu, avant de créer les choses, a dû d'abord nécessairement contempler leurs idées au sein de sa sagesse infinie; c'est là le monde intelligible, éternel modèle d'après lequel Dieu a tout fait. Quand vous voyez sur une lettre une empreinte de cire, aussitôt vous pensez au sceau qui lui a été appliqué; à plus forte raison, l'admirable ouvrage du monde nous force-t-il de concevoir un type, un sceau d'après lequel il a été formé.

Comme, en dehors de Dieu, il n'y a rien que de temporel et de contingent, il faut bien que nous placions en lui ces idées revêtues des caractères d'éternité et de nécessité qui apparaissent à notre intelligence; ainsi est démontrée irrésistiblement l'existence d'un monde idéal, existence bien plus certaine que celle du monde sensible. Émanation nécessaire de Dieu, le monde idéal est en effet certain *à priori* par sa cause, tandis que le monde naturel, décret arbitraire de sa toute-puissance, n'a qu'une certitude *à posteriori* par l'effet. De la raison dépend la certitude du premier, et des sens seulement la certitude du second. Il est vrai qu'en sa faveur on invoque la révélation, mais la foi aux monuments de la révélation ne repose-t-elle pas elle-même sur la foi au témoignage des sens?

Norris conçoit ces idées comme certains degrés différents d'être et de perfection dans la divine nature, degrés qui, selon qu'ils correspondent actuellement aux choses, ou bien en tant qu'imitables et participables par elles, sont dits les formes exemplaires ou les idées de ces choses. Comme elles ne sont qu'un rapport de l'essence divine avec les choses

qui existent au dehors, leur diversité et leur multiplicité ne porte nulle atteinte à la simplicité de Dieu. L'idée de matière elle-même n'altère en rien sa spiritualité, parce que la matière n'est en Dieu que par son idée, ou d'une manière éminente et purement intelligible. Norris distingue, dans les idées, l'*esse representativum* par qui elles sont finies, et l'*esse reale* par qui elles sont infinies et identiques avec l'essence même de Dieu.

Entre les idées divines il y a des rapports éternels qui constituent des vérités éternelles, objets de l'entendement divin. Norris insiste sur les caractères et sur l'importance de ces vérités éternelles. Il signale, comme un point dangereux de la philosophie cartésienne, que, d'ailleurs, il proclame excellente, la dépendance où Descartes veut les mettre à l'égard de la volonté divine. Les vérités mathématiques, physiques et morales étant en effet réduites à une nécessité purement hypothétique, il n'y aurait plus de science, plus de morale, plus rien que de contingent. Pour éviter ces conséquences, il faut admettre, avec saint Augustin, dont Norris multiplie les citations, que la vérité est l'essence même de Dieu. Il appelle Arnauld anti-idéaliste pour avoir combattu cette doctrine. Enfin, un dernier chapitre de cette première partie est consacré à célébrer les beautés de ces vérités éternelles, et les douceurs de la contemplation. Heureux, s'écrie-t-il, l'homme contemplatif!

Quel est le rapport de ce monde idéal avec notre entendement? Comment pensons-nous, comment connaissons-nous les objets? Ici encore Norris suit fidèlement Malebranche. D'abord tout ce qui est dans l'esprit, sensation, volition, jugement, est immédiatement perçu par soi, sans idée, étant plus intime à l'esprit qu'aucune idée possible. En outre, parmi les objets placés en dehors de nous, il en est aussi qui sont intelligibles par eux-mêmes, tel est Dieu intimement présent à nos âmes, et que rien, en raison de son infinité, ne peut représenter, telles sont aussi les vérités éternelles, objets de la béatifique vision.

Quant aux autres êtres matériels, ou même spirituels, nous ne pouvons les connaître que par l'intermédiaire d'espèces intelligibles, ou d'idées les représentant à l'entendement. Ces idées, seuls objets de nos perceptions, résident en Dieu. Les idées par lesquelles nous voyons les choses sont donc les mêmes que celles par lesquelles Dieu les voit et les produit. De même que Malebranche, Norris distingue l'idée, qui seule est en Dieu, et seule est absolue, du sentiment qui est en nous, et qui est contingent, distinction par laquelle il explique aussi comment nous voyons tout en Dieu, sans qu'il y ait rien en lui de contingent et de mobile. Sans cesse il s'appuie de la double autorité de saint Augustin et de Malebranche, et il parle toujours de Descartes avec une sorte de vénération. Telle est la douceur de son âme qu'il craint qu'on s'autorise de l'automatisme, dont il est cependant partisan, pour maltraiter les bêtes. Il supplie qu'on continue à traiter ces pauvres créatures comme si elles avaient le sentiment et l'intelligence que le vulgaire leur attribue. De fréquentes élévations, des hymnes à la divinité sont encore un trait commun entre Norris et Malebranche. Il fut obligé par les évêques anglicans de montrer que sa doctrine de la vision en Dieu n'était pas la lumière intérieure des quakers, et de se défendre contre le soupçon d'être de leur parti. Cependant il avoue quelque part que, si les quakers entendaient bien leur propre doctrine, ils ne seraient pas éloignés de ses sentiments (1).

(1) *Thomas Backer's Reflections upon learning*. Lond., 1718, ch. xxix. Dans la *Seconde Lettre sur les Anglais*, Voltaire fait ainsi parler un quaker : « Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue ? Non sans doute, car ce membre a souvent des mouvements involontaires. C'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton âme, est-ce toi qui les formes ? Encore moins, car elles viennent malgré toi. C'est donc le créateur de ton âme qui te donne des idées ; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite ; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans Dieu ; tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, et la feras

Comment ne pas reconnaître aussi, à travers bien des dissemblances, un air sensible de parenté entre Malebranche et Berkeley, un des esprits les plus ingénieux, les plus hardis et les plus originaux dont s'honore la philosophie anglaise (1) ? Une étude complète de la philosophie de Berkeley aurait sans doute un grand intérêt, mais il ne s'agit ici que d'un court rapprochement entre l'auteur des *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs* et l'auteur de la *Recherche de la Vérité*.

Le but de Berkeley est de ruiner la croyance à l'existence du monde extérieur, afin de couper court aux mauvaises doctrines qui envahissaient l'Angleterre, au scepticisme et à l'athéisme, et surtout au matérialisme. Il prend pour point de départ les principes de Locke sur la connaissance humaine, mais bientôt il s'en écarte, ou du moins il en tire des conclusions que Locke n'eût sans doute pas plus acceptées que la vision en Dieu de Malebranche. L'idée d'une prétendue vraie nature des choses, ou de l'existence de la matière, est, suivant Berkeley, une idée extraordinaire, raffinée, pleine d'absurdités et de contradictions, la source du scepticisme et de tous les paradoxes des philosophes. Quand Malebranche cherchait à démontrer que

voir. — Eh ! voilà le P. Malebranche tout pur, m'écriai-je. — Je connais ton Malebranche, dit-il, il était un peu quaker, mais il ne l'était pas assez. »

(1) Berkeley est né en Irlande en 1684. Doué d'une grande piété, il se destina à l'état ecclésiastique et prit ses grades en théologie. Il voyagea quatre ans sur le continent, et fit un assez long séjour en Sicile. C'est à son retour qu'il aurait eu, d'après Dugald-Stewart, cet entretien avec Malebranche sur l'existence ou la non-existence de la matière où celui-ci s'échauffa au point d'aggraver le mal dont bientôt après il mourut. Nous ne trouvons nulle trace de cette anecdote suspecte dans le P. André et le P. Adry. Après une mission religieuse dans les colonies anglaises, il fut nommé en 1734 évêque de Cloyne en Irlande où il résida jusqu'à sa mort en 1753. Ses principaux ouvrages philosophiques sont : le *Traité de la vision*, en 1709. — *Traité sur les principes de la connaissance humaine*, in-12, 1710. — *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, 1 vol. in-12, 1713. — *Alciphron ou le petit philosophe, contenant une apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme les esprits forts*, 2 vol. in-12, 1734. Une édition en 2 vol. in-4 des œuvres complètes de Berkeley a paru à Londres en 1784.

L'esprit ne connaît immédiatement que ses idées et nullement les objets, du moins ne se faisait-il pas cette singulière illusion d'être en accord avec le sentiment du genre humain, et d'avoir en sa faveur le sens commun. Berkeley, au contraire, se persuade qu'il est le véritable interprète du sens commun contre les subtilités et les fictions de quelques philosophes. Revenir à l'idéalisme, c'est-à-dire n'admettre que l'existence des idées, c'est revenir, dit-il, aux simples leçons de la nature, après avoir erré longtemps dans les labyrinthes sauvages de la philosophie. « Je vous assure, Hylas, que je ne prétends point faire des systèmes. Je suis de la trempe ordinaire, assez simple pour en croire à mes sens et pour laisser les choses dans l'état où je les trouve (1). »

En effet, le genre humain, d'après Berkeley, croit que cela seul existe qui est aperçu par lui, et en tant qu'il est aperçu par lui. Ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il touche, ce qui tombe sous sa conscience, et rien de plus, voilà ce qu'il juge exister réellement. Le genre humain fait donc consister toute la réalité dans ses idées, et se trouve ainsi, sans le savoir, idéaliste à la façon de Berkeley. Voici comment, dans ses dialogues, si vifs et si ingénieux, il fait raisonner Philonoüs, qui n'admet d'autre réalité que celle de l'esprit et des idées, contre Hylas, le défenseur malheureux de la matière. Les choses sensibles, qui seules peuvent être immédiatement aperçues par les sens, sont les qualités sensibles, la lumière, la chaleur, le son, la couleur, etc. Or, Philonoüs, c'est-à-dire Berkeley, prenant ces qualités les unes après les autres, démontre qu'elles sont relatives, personnelles, affectives, d'où il conclut qu'elles ne peuvent avoir d'existence que dans notre esprit. Avec la même argumentation il réduit les qualités premières elles-mêmes, l'étendue et la solidité, à de pures sensations qui ne correspondent à rien de réel en dehors de nous.

(1) *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1^{er} dialogue.

Qu'est-ce donc que le corps? Un corps en particulier, notre propre corps, par exemple, n'est rien de plus qu'une réunion de qualités et d'idées dont toute la réalité consiste dans la perception qu'en a notre esprit; tous les corps en général ne sont que des collections d'idées et de sensations. Berkeley se défend néanmoins de changer les choses en idées, car tout au contraire, dit-il, ce sont les idées qu'il change en choses: « ces objets immédiats, dit Philonoüs à Hylas, qui selon vous ne sont que des apparences des choses, ce que je fais moi, c'est de les prendre pour autant d'êtres réels (1). »

De cette prétendue règle, que nous ne connaissons rien que par les idées, ou plutôt que nous ne connaissons que des idées, Berkeley, comme Malebranche, excepte l'âme et Dieu. Je sais immédiatement par la conscience que je suis un esprit ou une substance pensante. Les idées sont des choses destituées d'activité, tandis que l'esprit est actif; or ce qui aperçoit les idées, ce qui pense et ce qui veut, ne saurait être une idée ni ressembler à une idée. Dieu, à la différence de l'esprit et des idées, ne nous est connu que par la voie de la réflexion et du raisonnement, et par l'espèce d'image pensante et active que nous en trouvons au dedans de nous (2).

Mais comment nous élevons-nous jusqu'à Dieu, et quel est le rapport de Dieu avec les idées? Les choses, selon Berkeley, ne sont que l'assemblage de certaines sensations ou idées qui se manifestent simultanément dans notre esprit; il n'y a dans le monde que des idées, et jusqu'à présent nous ne connaissons que notre esprit qui les perçoit. Est-ce à dire qu'elles n'existent qu'au moment où nous les percevons et que, dès que nous ne les apercevons plus, dès qu'elles disparaissent, elles cessent d'exister? Berkeley n'admet pas que, notre esprit anéanti, le monde des idées lui-même soit anéanti, ou que les choses susceptibles d'être

(1) 3^e Dialogue.

(2) *Ibid.*

aperçues n'existent plus, du moment que nous avons cessé de les apercevoir. Les idées des choses sont en nous, mais elles ne viennent pas de nous; elles sont indépendantes de notre volonté, elles se produisent, elles disparaissent sans nous et malgré nous. Il faut donc leur attribuer une autre qualité que celle d'être aperçue par nous, c'est-à-dire leur donner une existence indépendante de notre esprit. Mais des idées ne peuvent exister ailleurs que dans un esprit; il y a donc nécessairement d'autres esprits qui contiennent les idées des choses sensibles, pendant les intervalles qui s'écoulent entre les moments où nous les apercevons, des esprits où elles résidaient avant que nous fussions, et où elles résideront quand nous ne serons plus. Mais ces autres esprits, finis comme le nôtre, ces esprits qui commencent et qui finissent, qui sont sujets à des intermittences et à des défaillances, ne peuvent eux-mêmes offrir aux idées, et encore à quelques idées seulement, qu'une résidence instable et passagère. S'il n'y avait que de pareils esprits pour leur servir d'asile, un nombre infini d'idées périrait à chaque instant, et la réalité des choses sensibles, soumise à de continuelles fluctuations, serait bientôt anéantie. Tel est le fondement d'une preuve de l'existence de Dieu qui semble à Berkeley aussi simple, aussi décisive et claire qu'originale.

Si les idées existent réellement, si elles ne viennent et ne dépendent pas de nous, ne faut-il pas nécessairement conclure qu'il y a un esprit infini, qui en est le siège, dans lequel elles résident, et qui aperçoit éternellement toutes les idées possibles, tandis que nous ne les apercevons que partiellement et par intervalles? Autant donc il est certain que nos idées du monde sensible existent réellement, autant il est certain qu'il existe un esprit infini, et présent partout, qui contient et soutient le monde tout entier des idées et qui nous les représente, suivant les règles qu'il s'est prescrites à lui-même, règles que nous appelons les lois de la nature. Telle est la démonstration irrésistible par laquelle il se flatte de confondre infailliblement les partisans de l'athéisme. Quoi, en effet, dit-il, de plus sim-

ple que de conclure de l'existence d'idées dans notre esprit, à un esprit infini en qui résident toutes les idées possibles et qui les communique à nos esprits bornés (1)?

Enfin, de même que Malebranche, Berkeley considère Dieu comme le seul agent et comme l'auteur unique et immédiat, conformément aux Écritures, de tous ces effets que quelques païens et philosophes de nos jours ont coutume d'attribuer à la nature.

Telle est, au premier abord, la ressemblance entre cette doctrine et celle de Malebranche, que chacun dirait avec Hylas : « N'êtes-vous donc pas aussi du sentiment que nous voyons toutes choses en Dieu? Si je ne me trompe, ce que vous avancez revient à peu près à cela. » Cependant Berkeley proteste contre le sentiment qu'Hylas lui attribue, et il insiste sur certaines différences entre sa doctrine et celle de Malebranche (2). Il pense, il est vrai, que les choses que nous apercevons sont connues par l'entendement d'un esprit infini, et produites en nous par sa volonté, mais il ne dit pas, ce qui lui semble impossible à comprendre, que nous voyons les choses en apercevant les attributs de la substance intelligible de Dieu qui peuvent nous les représenter. Ainsi nous ne voyons pas, selon Berkeley, les choses en Dieu, mais Dieu produit en nous les choses que nous voyons et qui sont toutes contenues dans son entendement. Enfin Berkeley reproche à Malebranche d'avoir conservé la réalité sensible, quoique dans son système, comme dans le sien, elle n'ait aucune utilité ni aucun but. Que penser, dit-il, d'une opinion dans laquelle le monde entier a été créé en vain (3)? Quoi qu'il

(1) Voir le 2^e et le 3^e dialogue.

(2) Il proteste de la même façon dans *Alciphron* : « Je me tenais en garde contre une certaine hypothèse métaphysique suivant laquelle nous voyons toutes choses en Dieu par l'union de l'âme humaine avec l'esprit divin. — Pour ce qui regarde cette hypothèse, répond Euphanor, je vous assure que je suis aussi peu tenté de l'admettre que vous (4^e dialogue). »

(3) Malebranche ne conservait le monde que sur la foi de la Bible et de la révélation; Berkeley, interprétant la Bible à sa façon, prétend que Dieu n'a pas créé le monde, mais les idées ou les images que nous nous faisons du monde.

en soit de ces différences, Berkeley se rattache néanmoins étroitement à Malebranche par les deux grands principes qui sont les fondements de sa doctrine, à savoir, que les seuls objets immédiats de nos perceptions sont les idées, et que les idées sont en Dieu (1).

Ainsi, après avoir franchi le détroit avec Antoine Le-grand, le cartésianisme a eu une certaine influence en Angleterre, surtout à l'université de Cambridge, pendant la période philosophique qui s'écoule à partir de Bacon et de Hobbes, jusqu'à Locke et à Newton. Dans Locke lui-même et dans l'*Essai sur l'entendement humain* il ne serait pas difficile de découvrir plus d'une trace de l'influence de Descartes. Ce sont les ouvrages de Descartes, Locke l'avoue, qui avaient fait briller à ses yeux une lumière nouvelle, et l'avaient ramené à l'étude de la philosophie, dont il s'était tout d'abord dégoûté à l'université d'Oxford (2). Un philosophe anglais, Dugald-Stewart, constate lui-même l'heureuse influence, sur la méthode psychologique de Locke, de cette distinction si nette entre l'esprit et la matière, par laquelle Descartes lui seul, dit-il, a fait faire à la science de l'esprit un plus grand pas que tous les au-

(1) « Les *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, dit Dugald-Stewart, ne sont, pour ainsi dire, qu'un développement élégant et ingénieux de quelques-uns des principes de Malebranche poussés à des conséquences paradoxales, mais naturelles, que Malebranche paraît avoir parfaitement aperçues sans vouloir les avouer. » *Histoire abrégée des sciences métaphysiques*, t. II, p. 260, traduit par Buchon.

A la suite de Berkeley, parmi les philosophes anglais qui se sont plus ou moins inspirés de Malebranche, il faut placer Arthur Collier, son contemporain, qui, en 1713, publia un ouvrage intitulé *Clavis universalis*, où, dans l'intérêt de la religion, il cherche à démontrer la non-existence du monde extérieur, avec cette épigraphe empruntée à Malebranche : *Vulgi assensus et approbatio circa materiam est certum argumentum falsitatis istius opinionis cui assentitur*. Cet ouvrage très-rare, dit Reid, a été réimprimé à Londres, en 1837, dans le *Recueil des traités métaphysiques du dix-huitième siècle*.

(2) « Les premiers livres qui donnèrent quelque goût de l'étude de la philosophie à M. Locke, comme il l'a raconté lui-même, furent ceux de Descartes. » (Leclerc, *Éloge de Locke*, *Bibliothèque choisie*, t. VI.)

tres philosophes ensemble. Aussi n'hésite-t-il pas à dater l'origine de la vraie philosophie de Descartes plutôt que du *Novum organum* de Bacon et de l'*Essai* de Locke (1). Dans ce que l'école écossaise a de meilleur, combien plus encore ne trouverions-nous pas de réminiscences cartésiennes !

Ainsi nous pouvons faire honneur au cartésianisme d'avoir modéré, en Angleterre, la tendance des esprits vers un empirisme excessif, et d'avoir introduit dans la philosophie anglaise la méthode psychologique ignorée de Bacon et de Hobbes. Si on considère avec impartialité ce que Locke, pour la science de l'entendement humain, et Newton, pour celle du monde, doivent à Descartes, il est juste de dire avec d'Alembert : « Concluons de toute cette histoire que l'Angleterre nous doit la naissance de cette philosophie que nous avons reçue d'elle (2). »

(1) *Histoire des systèmes philosophiques*, 1^{er} vol., p. 194 et 216.

(2) A la fin du discours préliminaire de l'Encyclopédie.